Document généré le 25 avr. 2024 02:58

Liberté

Lire à tire-larigot

Christian Mistral

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31980ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mistral, C. (1991). Lire à tire-larigot. *Liberté*, *33*(1), 61–65.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRISTIAN MISTRAL

LIRE À TIRE-LARIGOT

Force me fut un jour de constater que l'acte de lire découlait de pulsions plus complexes qu'il n'y paraît au premier regard. Cela transcendait de beaucoup le simple désir de s'instruire, la simple joie de se régaler d'un style. Cela tenait du plus insondable des appétits, cela confinait au vice. Je présume que tout liseur boulimique fait un jour ou l'autre cette inquiétante découverte, en son lieu, à son heure. Pour moi, j'avais dix-sept ou dix-huit ans, toutes mes dents et un sale caractère quand j'avais un coup dans le nez, autrement dit souvent. Dire que j'étais prompt à me foutre en rogne serait un euphémisme indulgent. Ce trait de personnalité me valut ma part d'ennuis avec la loi et plus d'un séjour à l'ombre, mais c'est à lui que je dois d'avoir pris conscience de ma suave dépendance à la chose écrite. Un soir de Budweiser et de billard dans un vilain saloon de Gillette, au Wyoming, après avoir voulu queuter la patronne et blouser la tête du patron *cross-side,* je me retrouvai bouclé au violon pour le week-end. Ça n'a rien de drôle. Non content de me soustraire ceinture, lunettes et lacets de souliers, on m'avait confisqué mon exemplaire de *Catcher in the Rye* et tout ce qui dans mes poches portait la moindre trace imprimée. Sitôt dégueuledeboisé, la lecture s'est mise à me manquer. *Physiquement.* À mesure que s'égrenaient les heures, mon malaise s'accentuait, et la désorientation doublée d'une légère nausée dont je souffrais maintenant ne devait rien au ramdam de la veille. Véritable

expérience de privation sensorielle, ce calvaire ne s'atténua que lorsque, éperdu de gratitude, je découvris au dos de l'emballage d'une tartelette aux framboises, faisant partie de l'ordinaire de la prison, la liste bénie des ingrédients. La vraie friandise, elle était là. Maigre pitance, certes, mais suffisante, et je passai le reste de la fin de semaine à jouer avec les mots, les décomposant, les réagençant, les mémorisant dans l'ordre et le désordre, comptant les lettres. La première chose que je fis en sortant à l'air libre fut de me précipiter pour acheter un journal.

J'ai appris à lire très tôt, tout juste quatre ans, en déchiffrant les gros titres des petits journaux étalés par terre dans le dépanneur de ma mère. Deux ou trois jours par semaine, des dames du quartier Rosemont improvisaient une pré-maternelle au sous-sol de l'église Saint-Jean-Vianney. Chaque page de mon cahier spicilège s'ornait d'une grosse lettre de l'alphabet taillée dans du carton de couleur. Nos devoirs consistaient à découper dans le catalogue de Simpson's des articles dont le nom commençait par chacune des lettres. Xylophone, yo-yo et zibeline furent les plus longs à débusquer.

J'ai souvenir de l'émoi que me causa une autre découverte: un samedi matin que je lisais au lit quelque bande dessinée, je saisis en un éclair que *monsieur* voulait dire monsieur et ne se prononçait pas *Mon Sieur*. Comme le mot revenait souvent, c'était une révélation de taille, une clé de plus pour déverrouiller le mystère.

Mon beau-père était distributeur de publications diverses. Les jours les plus heureux de mon enfance, les seuls qui la rendissent tant soit peu supportable, étaient les jeudis soirs, quand beau-papa m'apportait le dernier numéro de *Pif Gadget*, tout chaud sorti des cales du cargo qui l'apportait de France avec six mois de retard. Je me suis brûlé les yeux, la nuit venue, sous les couvertures, à lire en cachette de ma mère tout ce qui me tombait sous la main,

du *Club des Cinq* au *Prophète* de Khalil Gibran, à la faible lueur d'une lampe de poche.

J'aidais mon beau-père à récupérer les journaux que les commerçants n'avaient pas réussi à vendre. Parmi eux, bon nombre de canards cochons qui séjournaient dans la cave, le temps qu'on les classe et qu'on les compte. Bien des après-midi, la fille des voisins, mon aînée de trois ans, m'a aidé à comprendre ce dont il était question dans ces feuilles de chou.

Au séminaire, je suis tombé sur *La Mystérieuse Affaire de Styles*, le premier Agatha Christie, mais j'ignorais encore ce détail. Le deuxième que j'aie lu était aussi le dernier de la dame, *Hercule Poirot quitte la scène*. Consternation: mon nouveau héros était mort! Je revins en arrière et dévorai l'œuvre entier, y compris les bouquins que Mrs. Christie signa Mary Westmacott.

Concurremment, je trouvais écho à mes préoccupations adolescentes dans *La Nausée* de Sartre, *L'Étranger* de Camus et le *Zarathoustra* de Nietzsche. Vraiment, la vie était une sale affaire.

Nelligan me captivait. Cette mélancolie, ce sort tragique, c'était moi! J'apprenais sa poésie par cœur, je me sentais sombrer dans l'abîme du rêve. J'entrepris d'absorber le dix-neuvième siècle littéraire français et, vers ma seizième année, j'attaquais le colossal cycle des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola, vingt volumes que je mis deux ans à finir, considérant qu'en parallèle j'épluchais l'histoire du Second Empire, du Premier, de l'affaire Dreyfus, de Zola lui-même. Deux années où j'ai vécu dans un autre monde.

C'est Jean Borduas qui m'a tiré hors de la France ancienne jusque dans l'Amérique contemporaine, après un détour par la Russie de Dostoïevski. Par lui, j'ai connu Miller, Steinbeck, Bukowski. Nietzsche, c'était lui aussi. Je lui dois beaucoup, car aussi bien lors d'un repas je mange d'abord le steak puis les patates et enfin les carottes, j'épui-

sais d'abord un auteur avant de passer au suivant et cela nuisait à la ramification spontanée de mes intérêts.

Enfant, les dessins animés de circonstance se chargeaient de nous exciter à mort un mois avant Noël. *The Grinch Who Stole Christmas*, ce genre de trucs. Ça ne marche plus pour moi, aussi chaque année en décembre je relis *Un conte de Noël*, de Charles Dickens, histoire de me remettre dans l'esprit.

À vingt ans, j'ai lu *De sang froid*, de Truman Capote. J'ai eu peur la nuit un mois durant après ça.

J'ai terminé *1984* de George Orwell deux minutes avant le *Bye-Bye 83*. Je voulais savoir dans quoi je m'embarquais.

Ma grand-mère a conservé les *Sélection du Reader's Digest* depuis 1954. Je les ai tous lus. Ça n'a pas changé d'un iota: humour de bidasses, recettes de bonheur et anti-communisme.

Désormais, outre les livres que je recense pour *Le Devoir*, une bonne part de mes lectures est constituée de titres que j'ai lus et aimés par le passé. Je viens d'achever *Racines* pour la deuxième fois. Je suis passé au moins cinq fois à travers *À l'est d'Éden*. La dernière page où Adam Trask expire en murmurant «Timshel» m'arrache toujours une larme. Steinbeck, avec Miller, est mon écrivain américain favori, mais bien sûr Miller est très européen.

Aucun écrivain, si fort et original soit son style, n'est totalement imperméable aux influences, particulièrement celle des livres qu'il aime. En période d'écriture intense, je me tiens à distance des monstres sacrés pour laisser le champ libre à mes propres démons. Je me rabats sur les magazines. Je suis un magazine *freak*, j'en consomme des kilos et j'en prends un soin maniaque. Depuis quinze ans, leur nombre s'est multiplié à une allure folle, il y en a pour tous les goûts, et d'excellente qualité. Au moins deux chaînes de magasins se spécialisent dans leur commerce. Et leur tenue littéraire ne risque guère de déteindre sur ma prose. Quant aux journaux, je les écume à la recherche de

faits divers, dont je fais collection parce qu'ils dépassent presque toujours la fiction.

Je suis totalement incapable d'aller aux chiottes sans quelque chose à lire. Je n'ai aucune espèce d'objection à perdre mon temps, n'importe où sauf aux chiottes. Ma blonde se marre bien de me voir courir à travers la maison plié en deux et dansant d'un pied sur l'autre sans trouver ma lecture de W.-C.

J'ai passé bien des journées sans manger, quelques-unes sans boire. J'en ai passé sans tabac et sans dormir. J'en ai passé sans faire l'amour. Pas une seule fois en vingt ans je ne me suis endormi sans avoir lu quelque chose. C'est comme ça. Ce soir, ma blonde va me lire un bout de *Don Quichotte* et un bout d'*Histoire d'O*. Il n'y aura plus d'écrivain, juste un homme heureux qui voyage sur une voix aimée.

Christian Mistral est l'auteur de Vamp *(1988) et de* Vautour *(1990).*